

Avant-propos

« De toutes les choses du monde », remarque Aristote, on peut dire « qu'on ne les désire jamais que pour une autre chose, excepté toutefois le bonheur ; car c'est lui qui est le but¹ ». – À quoi servirait-il en effet d'être heureux si ce n'était pour l'être justement ? Aussi les sages de l'Antiquité étaient-ils bien inspirés de voir dans le bonheur rien de moins que le Souverain Bien, la fin ultime de toute existence et, selon qu'ils plaçaient à son fondement le *plaisir*, la *vertu* ou la seule *raison*, ils désignaient par ce mot l'inaltérable félicité, la béatitude inviolable, ou, ce qui revient au même, la plus haute sagesse. Et comme l'art qui offre d'atteindre un tel état doit à l'évidence être le plus recherché et le plus estimable, on ne s'étonnera pas, de la part des philosophes, qu'ils n'en conçussent de plus grand que l'exercice philosophique lui-même. Préserver l'âme de la crainte des coups du sort, se délivrer de l'ignorance superstitieuse et des illusions trompeuses du désir, calmer le feu débordant des passions, ramener l'esprit au sens de la mesure et l'incliner à la tempérance plutôt qu'aux excès, telles sont

1. Aristote, *Éthique à Nicomaque* (X, 6), voir p. 84.

les tâches que la tradition assigne à la philosophie, véritable art de vivre, le mieux à même, croit-on, de rendre heureux celui qui y consacre l'essentiel de son temps. Dans l'usage prudent des plaisirs et dans l'inlassable recherche de la vérité résiderait le secret de la vie belle, qui rend l'homme libre et souverain, semblable à Dieu.

À l'école de Platon, d'Aristote, de Sénèque, jusqu'à celles de Pétrarque et de Descartes, chacun est exhorté à faire de nécessité vertu, à délaisser, comme indignes de l'état d'homme, les facilités du plaisir immédiat, à se hisser, par les sentes escarpées de l'ascèse, jusques aux sommets de la délivrance : « Ce que nous appelons la béatitude ne se trouve que dans les hauteurs, rappelle Pétrarque dans *L'Ascension du mont Ventoux*, et la route qui y mène, comme on le dit, est étroite [...] et l'on ne progresse que par degrés, de succès en succès, de vertu en vertu¹. »

Las ! Notre époque confuse peine à se reconnaître dans ce type d'idéal, dans cette quête ambitieuse d'absolu. Les sages bienheureux de l'Antiquité font aujourd'hui figure de bêtes curieuses, de personnages de légende. Ils frappent l'imagination par des formules grandiloquentes et par cette volonté de granit qu'ils opposent à la moindre adversité : « Si tu aimes un pot de terre, dis-toi : "J'aime un pot de terre." S'il

1. Pétrarque, *L'Ascension du mont Ventoux*, voir p. 39.

se casse, tu n'en feras pas une maladie. En serrant dans tes bras ton enfant ou ta femme, dis-toi : "J'embrasse un être humain." S'ils viennent à mourir, tu n'en seras pas autrement bouleversé¹. » À la vérité, ce n'est point le bonheur lui-même qui de nos jours apparaît comme un idéal inaccessible, ce sont de tels modèles, qui nous semblent hors de portée... À la fois admiratif et amusé, Montaigne déjà plaisantait l'indifférence surhumaine que les Anciens affectaient à l'égard des grands et petits tourments de l'existence : « Ferons-nous accroire à notre peau que les coups d'étrivière la chatouillent ? Et à notre goût que l'aloès soit du vin de Graves ? Le pourceau de Pyrrhon est ici de notre écot. Il est bien sans effroi à la mort, mais si on le bat, il crie et se tourmente. [...] Les arbres mêmes semblent gémir aux offenses qu'on leur fait². »

Cette faiblesse constitutive n'est pas forcément un désavantage : si nos facultés naturelles nous prédisposent si peu à être heureux – au mieux peut-on s'attendre, dit Freud, à un « bien-être tiède³ » –, douleurs et souffrances sont autant de « signaux d'alarmes » qui font que les petits maux de tous les jours nous protègent de plus grands encore. Elle permet en tout cas de comprendre que, faits à l'idée de ne goûter

1. Épictète, *Manuel*, voir p. 45.

2. Michel de Montaigne, *Essais* (I, 14), voir p. 48.

3. Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation* (II), voir p. 74.

que de rares instants de bonheur, nous chérissions plus que tout ces états « simples » où nous nous abandonnons à nos rêveries – Jean-Jacques Rousseau¹ se disait heureux quand, allongé dans sa barque, il se laissait dériver au gré de l'eau, sur l'onde immobile du lac de Bienné – ; ou encore que nous tirions de la contemplation des œuvres d'art une inestimable consolation de nos malheurs, la beauté ayant le privilège insigne de nous arracher pour quelques instants d'éternité aux incessantes démangeaisons de nos désirs².

Aujourd'hui comme hier, il ne suffit évidemment pas de philosopher pour vivre heureux et – faut-il le préciser ? – les conseils ou les exhortations des philosophes ne sont jamais des recettes qu'il reste à appliquer. S'il est vrai que la fréquentation des écrits et des méditations des grands auteurs exerce, sur les esprits réceptifs, ces « influences secrètes » qui, à en croire Hume³, inspirent à la plupart des hommes les mœurs les plus douces, propices à une vie heureuse,

1. Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, voir p. 130.

2. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation* (§ 58), voir p. 68.

3. David Hume, *Essais sur le bonheur. Les Quatre Philosophes*, « Le Sceptique », Mille et une nuits, 2011, p. 59.

n'oublions pas que c'est encore le hasard – les Anciens auraient dit la Fortune, les dieux ou la Nature – qui concourt le plus à notre affaire. Ce qu'illustre l'amusante anecdote du peintre Apelle que rapporte en ces mots Sextus Empiricus : « Peignant un cheval, et voulant représenter l'écume de cet animal, cela lui réussit si mal que, désespérant de son entreprise, il jeta contre son tableau l'éponge dont il se servait pour nettoyer ses pinceaux : il arriva, dit-on, que cette éponge, ayant atteint le cheval, en représenta fort bien l'écume¹. » Rien ne montre aussi bien l'extrême fragilité de notre condition et l'incertitude de nos efforts : toute notre philosophie, tout l'art que nous pouvons déployer pour rendre notre vie la plus heureuse possible sont absolument irremplaçables, mais ils se résument toujours à peu de choses sans le hasard et l'accident...

Christophe SALAÛN

1. Sextus Empiricus, *Hypotyposes ou Institutions pyrrhoniennes* (I, 12), voir p. 151.